

COMPOSITION FRANÇAISE

**Hélène Laplace-Claverie, Sophie Lucet, Bruno Méniel,
Corinne Saminadayar-Perrin, Jean Vignes**

Coefficient : 3 ; **durée** : 6 heures

« Le rire est, avant tout, une correction. Fait pour humilier, il doit donner à la personne qui en est l'objet une impression pénible. La société se venge par lui des libertés qu'on a prises avec elle. Il n'atteindrait pas son but s'il portait la marque de la sympathie et de la bonté. » (Henri Bergson, *Le Rire*, 1900 ; éd. PUF, 1940, p. 150)

Vous commenterez et discuterez cette définition du rire, en vous appuyant sur des exemples littéraires précis et variés.

Le texte soumis cette année à la sagacité des candidats pouvait déconcerter pour plusieurs raisons : il n'était pas dû à un critique, mais à un philosophe ; il portait sur une notion qui n'était pas strictement littéraire ; il était provocateur dans son propos, et dans son ton, péremptoire. Cependant, pour qui se donnait la peine de l'analyser, il ne présentait pas de difficulté particulière ; il exprimait, sur une question que tout lecteur et tout spectateur est amené à se poser, une position originale, qui devait susciter le débat. Si la consigne insistait sur l'emploi d'exemples littéraires, le candidat pouvait mobiliser aussi une culture philosophique, sociologique, voire psychanalytique.

Notre intention n'est pas de proposer un corrigé de la dissertation, mais de signaler les attentes du jury et de permettre aux futurs candidats de mieux se préparer pour y répondre. L'exercice de la composition française permet d'apprécier l'aptitude à comprendre le sujet, à discuter une thèse, à bâtir une argumentation, à formuler une pensée.

Comprendre le sujet

Les premières qualités que réclame l'exercice de la dissertation sont celles de l'herméneute : comprendre le sujet suppose une aptitude à l'analyser tout en essayant d'en dégager un problème unique. Or, beaucoup de candidats ne consacrent pas à cette opération une attention suffisante, car déjà ils se préoccupent des connaissances qu'ils vont pouvoir mobiliser. Finalement ils ne donnent pas au texte le sens qui s'impose, mais le sens qui les arrange. Ils sont anxieux de rentabiliser tant d'heures de lecture, tant d'assiduité au cours, tant de notes accumulées. Cette anxiété les conduit à considérer le sujet comme un simple prétexte à la manifestation d'un savoir. Peu soucieux d'en explorer l'étrangeté, ils y cherchent l'occasion de développements tout faits. Ils ne comprennent pas que le savoir se mesure aussi à la capacité à appréhender un sujet dans sa singularité avec précision et nuance. Il faut laisser derrière soi ses fiches et aller au-devant du texte proposé, avec un esprit d'ouverture et d'aventure, avec une disponibilité authentique, pénétrer dans une logique autre et y faire son gîte. Méditer le sujet revient à en dégager le contexte, le thème, la thèse, les présupposés. Si ce travail est fait avec soin, la problématique et le plan cristalliseront d'eux-mêmes.

La recherche de Bergson relève d'une psychologie des profondeurs : comme d'autres penseurs de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle, le philosophe français

s'efforce de mettre au jour des processus inconscients. Lorsqu'il personnifie « la société », il sait bien que celle-ci n'est pas une entité dotée d'une volonté et d'une intention, mais il révèle que les individus – et les écrivains - se comportent à leur insu comme des composantes de la collectivité. Cette approche invite à placer sa réflexion au même niveau que lui, et dissuade d'adopter une perspective naïve, qui tendrait à prouver que le rire trouve sa fin en lui-même.

L'analyse du sujet passe par une élucidation du sens de chaque mot en fonction de son environnement immédiat. Cette étude préalable aurait permis aux candidats d'éviter certaines confusions : une « personne » n'est pas un « personnage ». Le mot « correction » était à rapprocher de l'expression « prendre des libertés » : associés, les deux syntagmes renvoient au comportement d'une autorité, à l'exercice d'un pouvoir. Corriger, c'est remettre dans le « droit chemin », sanctionner les comportements déviants. Le rire dont il est question ici ne saurait être pris pour un rire de révolte ; c'est plutôt la réaction d'une communauté dont les règles seraient transgressées ou les valeurs menacées. Le texte de Bergson attribue donc au rire la fonction de rappeler à l'ordre ceux qui s'écartent de la norme, les distraits, les originaux, les vicieux, les maniaques, les marginaux, tous ceux qui menacent le tissu social de désagrégation.

La théorie de Bergson comporte des présupposés qu'il convenait d'explicitier. Dès le début de son enquête, le philosophe sait ce qu'il veut trouver. Dans ses prémisses se lisent déjà ses conclusions. Il n'entend pas assigner au rire d'autre fonction que civique : « Pour comprendre le rire, il faut le replacer dans son milieu naturel, qui est la société ; il faut surtout en déterminer la fonction utile, qui est une fonction sociale. Telle sera, disons-le dès maintenant, l'idée directrice de toutes nos recherches », écrit-il au début de son ouvrage. La théorie de Bergson s'élabore surtout à partir de l'analyse des comédies de Molière et de Labiche, en les présentant comme des machines à remettre le citoyen dans le rang et sans percevoir leur puissance subversive. Il serait beaucoup plus difficile de soutenir les mêmes thèses en s'appuyant sur le théâtre de Ionesco ou de Beckett.

Le texte de Bergson nous invite donc à articuler deux questions : celle de la fonction du rire et celle du cadre à l'intérieur duquel le rire prend sens : lorsque je ris, est-ce que j'agis en tant que membre d'une société donnée ou est-ce que je témoigne de la condition humaine, et n'existe-t-il pas, à côté du rire correcteur et moralisateur, un rire de communion ?

Discuter une thèse

Les qualités que révèle la dissertation sont ensuite celles du controversiste. Il convient d'abord d'exposer la position de l'auteur avec loyauté, sans la déprécier par une lecture réductrice qui faciliterait ensuite la critique. Par exemple, les « libertés qu'on a prises » avec la société ont été présentées par certaines copies comme des écarts par rapport à la morale traditionnelle. Il ne faut cependant pas prêter à Bergson la candeur de confondre morale et comportement social : des fables de La Fontaine comme « Le loup et l'agneau » et « Les animaux malades de la peste » provoquent un rire cynique. Il convient en outre de se demander comment la conception du rire que Bergson expose s'applique aux différents genres, et en particulier au théâtre : le spectateur rit non du personnage, mais des personnes qu'il représente, et donc un peu de lui-même. Il se dédouble en un sujet juge et un objet jugé.

Néanmoins, comprendre une position n'est pas l'approuver en tous points. La dissertation est aussi un exercice d'irrévérence. Le respect qu'impose la stature de Bergson ne doit pas conduire les candidats à renoncer à l'esprit critique, à se cantonner dans l'illustration ; il doit susciter l'émulation. La critique s'appuie sur les tensions qu'a

révélaient l'analyse de la citation, par exemple celle qui existe entre le substantif « correction », suggérant un profit possible pour la personne raillée, et le verbe « se venger », renvoyant à la satisfaction de la société. Elle tient compte des présupposés. Il est certain, comme le pense Bergson, que le rire instaure une relation particulière entre l'individu et la collectivité ; mais pourquoi cette collectivité serait-elle essentiellement la cité, organisée en système de normes et de contraintes ? Pourquoi ne serait-elle pas l'espèce humaine, unie par les mêmes passions et les mêmes angoisses ? Pourquoi retenir de l'homme son état social et oublier sa situation métaphysique ? La critique introduit éventuellement des distinctions que le texte néglige : Bergson évoque le rire en général, mais il pense plus particulièrement à celui de la satire et de la comédie ; il est légitime de se demander si sa théorie rend compte de la parodie ou du roman rabelaisien. Elle s'accorde assez bien avec l'idée que l'on se fait de l'ironie, mais elle ne rend pas compte de la notion d'humour : « Parce que l'humour recèle toujours une douleur cachée, écrit Kierkegaard, il comporte aussi une sympathie dont l'ironie est dépourvue. » Certaines copies se demandent si Bergson ne prend pas pour argent comptant les justifications morales de la comédie. Celle-ci a souvent été attaquée par les tenants de l'ordre, et ses partisans se sont efforcés de montrer qu'elle confortait les valeurs éthiques et les structures politiques. Il ne faudrait cependant pas confondre ce discours apologétique avec une définition de la comédie.

Bâtir une argumentation

La composition française permet ensuite au candidat de manifester ses qualités de dialecticien. Bien sûr, le jury n'attend pas des candidats la défense de telle ou telle thèse ; il guette une finesse d'analyse, des aptitudes logiques, une agilité argumentative. Les idées valent moins que leur enchaînement en une démonstration maîtrisée et cohérente. La dissertation est donc avant tout un texte structuré, qui mime une pensée en mouvement, en quête de sa voie, en butte à des difficultés, qu'elle surmonte en se réorientant. C'est ensuite un discours articulé, dont les transitions constituent des moments-clés : le candidat y rappelle ses objectifs, indique les directions nouvelles que prend sa démarche, entretient son lecteur dans la conviction qu'il respecte le principe de non contradiction. C'est enfin un exercice de concision, où chaque paragraphe répond à une nécessité : une copie qui excède une douzaine de pages d'une écriture normale évite rarement la répétition et les exemples redondants.

L'introduction devrait être brève, nerveuse, efficace ; elle est fréquemment verbeuse et purement ornementale. L'analyse du sujet n'en est souvent que le démembrement et l'on cherche en vain la trace d'une problématique. L'introduction est le lieu où l'auteur cité peut être entendu avec netteté : pourquoi tronçonner son texte, pourquoi en troubler l'intelligibilité par d'autres citations sans pertinence et par des exemples intempestifs ?

Le développement comprend de préférence trois parties, agencées selon une progression logique. Certaines copies ignorent les raffinements du plan dialectique ; l'important est qu'elles ménagent une gradation acheminant le lecteur vers la réponse qu'elles apportent à la question posée en introduction : des évidences objectives aux vérités subtiles, d'un discours unanime à des affirmations moins attendues, de la *doxa* à la théorie personnelle.

Le candidat doit considérer qu'il est toujours en position argumentative : il ne lui sera fait crédit d'une idée que s'il a fait l'effort d'en démontrer le bien-fondé. Dans cette perspective, l'exemple remplit une fonction essentielle. Il ne sert pas seulement à illustrer, il est le support même de la réflexion : à partir d'un cas judicieusement choisi une vérité générale peut se formuler, qui convainc par l'évidence. Le jury ne saurait

donc se satisfaire de ces exemples allusifs, qui se réduisent parfois à un simple nom propre, ou de ces listes de références, dont aucune ne donne lieu à une analyse approfondie. Il préfère les copies qui élisent un petit nombre d'exemples, parfois un ou deux pour chaque partie, mais révèlent dans l'examen qu'elles en proposent de vrais talents d'interprétation. Que les mêmes exemples reviennent d'une copie à l'autre – car les candidats sont nécessairement tributaires de l'enseignement qu'ils ont reçu – a pour effet de rendre le jury sensible aux écarts qui séparent une connaissance des œuvres par ouï-dire et une lecture personnelle et intériorisée. Comme le travail sur l'exemple doit tendre vers la pertinence, la variété et la précision, il serait bon que les futurs candidats évitent le papillonnage et orientent leur préparation vers un travail en profondeur, que seul permet le commerce assidu avec quelques œuvres représentatives des différents siècles et des différents genres de la littérature française. Les exemples les plus précis sont étayés par une citation. Celle-ci doit être exacte, précisément référencée, correctement intégrée dans la syntaxe ; surtout, il faut qu'elle soit commentée ; car une phrase ne parle pas d'elle-même ; il est indispensable de reconstituer son contexte, de l'expliquer, de la rattacher étroitement à la démonstration.

Il est compréhensible que les étudiants préparant le concours cherchent à se rassurer en mémorisant des analyses toutes faites, mais cela les expose à la tentation de la digression et au développement hors sujet, aux lieux communs et aux considérations passe-partout. Il est préférable que, courageusement, ils confrontent les assertions qui sont soumises à leur appréciation avec les œuvres qu'ils aiment. Encore doivent-ils avoir construit de celles-ci une image mentale assez nette pour, le jour de l'épreuve, à la lumière du sujet, pouvoir en improviser une relecture, voire une réinterprétation. Ainsi, pour abonder dans le sens de Bergson, les candidats se sont appuyés sur les ambiguïtés du *Dom Juan* de Molière ou sur la vision un peu cruelle que les comédies de Marivaux donnent de la société ; ils ont en revanche opposé au philosophe les conceptions plus radicales d'un Flaubert, pour qui la « bêtise » est universelle, ou d'un Beckett, qui fait affirmer à Vladimir : « Nous sommes des hommes. » À partir de tels exemples, il était aisé de montrer que si parfois le rire écarte l'autre, le renvoie à sa médiocrité, lui reproche ses travers, il peut tout aussi bien nous rapprocher de lui dans une sorte de fraternité. Précisément parce que nous participons de la condition humaine et que nous avons conscience des limites que celle-ci nous impose, nous pouvons, par le rire, remporter une victoire sur elle, en exprimant la communion et la solidarité.

La conclusion est un moment fort de la dissertation, car c'est celui qui laisse l'empreinte la plus nette dans l'esprit du correcteur. De nombreux candidats paraissent épuisés, pressés d'en finir, et, croyant avoir tout dit, ils se contentent de se répéter ; certains parviennent cependant à résumer les positions auxquelles ils sont parvenus par des sentences bien frappées, élégantes et laconiques, et à ouvrir la réflexion sur une problématique voisine de celle qu'ils ont préalablement définie.

Formuler une pensée

Les candidats ne doivent pas oublier la science du rhéteur. Si l'argumentation suppose de la souplesse d'esprit, la formulation de la pensée requiert une souplesse de plume, qui fait souvent défaut. Lorsqu'il s'agit d'exprimer la position de Bergson, la maladresse peut devenir rédhibitoire, car elle provoque des contre-sens. L'usage que le candidat fait de la langue est déjà le reflet d'un savoir. La correction commence par l'emploi de mots bien attestés. Or les copies abondent en néologismes (se distancier, déculper, ridiculisation, sarcastie, excessivité, fautivité, risibilité, virulement, avarisme, intermédié) ou en termes de jargons (pénibilité, sociétal, dual). Certains termes qui se rencontrent dans le langage courant mais dont la critique littéraire a fait des notions

précises sont employés sans rigueur : fantastique, ironie, humour, grotesque, burlesque. Les candidats devraient s'astreindre à n'employer ces mots que dans leur acception technique. Certaines expressions spécialisées, comme « distanciation », « horizon d'attente », « effet de réel », sont employées sans que soient connues ni la notion qu'elles recouvrent ni la théorie critique d'où elles émanent. La même impéritie se manifeste dans la syntaxe et les tropes : les ruptures de construction voisinent avec les métaphores incohérentes. Si le jury est parfois enclin à pardonner les lacunes d'une culture, il se montre plus sévère à l'égard des manquements à la grammaire.

Que les exigences ici formulées ne soient pas abusives, que les conseils donnés ne soient pas inapplicables, les meilleures copies le certifient. Elles témoignent d'une fréquentation active des grands textes littéraires, d'une interprétation dénuée de préjugés, vivante et sensible. Elles expriment en un développement fluide, organique, une pensée toute en nuances, qui sait échapper aux sentiers battus tout en renonçant aux positions intenable. Elles allient le sens du concret à l'aptitude au concept. La limpidité de l'expression permet de manier habilement le paradoxe, ou de donner de l'éclat à une pensée authentique et audacieuse.